

« C'est l'histoire d'un gars... »

Marcel Jean

Numéro 78-79, septembre–octobre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24289ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (1995). « C'est l'histoire d'un gars... ». *24 images*, (78-79), 11–12.

LE SPHINX



PHOTOS: PHILIPPE BOSSÉ

Marc Messier en stand up comic.

«C'est l'histoire d'un gars...»

PAR MARCEL JEAN

De notre manie du téléroman aux documentaires qui alignent les têtes parlantes, une constatation s'impose: dans leurs diverses manifestations artistiques, les Québécois sont représentés comme des gens qui parlent beaucoup et agissent peu.

Vous en doutez? Pensez au théâtre de Michel Tremblay, aux dispositifs scéniques qui dominent des pièces comme *Albertine en cinq temps* ou *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*. Vous en doutez encore? Pensez à la quasi-absence de romans d'aventure ou de romans policiers dans notre littérature. Pensez que les deux seuls cinéastes québécois qui, depuis vingt ans, ont réalisé un polar convenable — Yves Simoneau (*Pouvoir intime*) et Jean-Claude Lauzon (*Un zoo la nuit*) — ont choisi d'inféoder l'action à la profondeur psychologique.

On ne s'étonnera pas que dans une contrée où on parle d'indépendance depuis trente ans sans jamais avoir cédé à la tentation d'agir, la parole ait une telle importance. En conséquence, on ne sera pas surpris non plus de constater la dimension qu'a pris le geste qu'ont commis, en octobre 1970, une poignée de garçons en colère. Tout étant relatif, ce geste tranchait radicalement avec «notre tradition». Cela dit, Pierre Falardeau l'a montré dans *Octobre*, les garçons ont quand même longuement discuté avant de passer aux actes. Et s'ils ont agi, c'est précisément dans le but de tenir parole.

Pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça? Tout simplement parce que *Le sphinx*, premier long métrage de Louis Saïa, m'a mis ces idées dans la tête. Pourquoi? Parce que *Le sphinx*, c'est l'histoire d'un gars qui commence professeur d'histoire pour finir stand up comic (ou, si vous préférez, comique debout). Entre sa situation initiale et sa situation finale, le bonhomme va être brièvement maître de



cérémonie dans un club de danseuses, cela parce qu'il a eu le malheur de tomber amoureux d'une des vedettes de la maison.

En résumé, *Le sphinx* raconte l'histoire d'un gars qui tombe en amour et qui, à cause de cela, perd sa femme, ses enfants, sa maison, sa job, ses amis et son gazon. Dure épreuve, mais le gars s'en sort puisqu'il a la repartie rapide et cinglante. Il sait faire rire.

Cet homme, sur les épaules de qui repose l'efficacité comique du film, est emblématique de notre propension à parler. Il ne fait pas rire par ses gestes, il fait à peine sourire par les situations dans lesquelles il se trouve mais provoque l'hilarité par ses répliques bien calibrées. Avec son premier film, Louis Saïa s'inscrit donc dans la parfaite lignée de l'humour québécois qui part d'Yvon Deschamps, passe par *Broue* et aboutit aux dialogues absurdes de *La petite vie*. On est loin de Jerry Lewis, de Blake Edwards, de Frank Oz et de nombreux Américains qui privilégient le comique visuel ou la comédie de situation.

Sous cet angle, *Le sphinx* est représentatif d'une tendance de fond. Une tendance importante qui regroupe à la fois des cinéastes en apparence aussi éloignés que Pierre Perrault (de *Pour la suite du monde* à *La bête lumineuse*) et Denys Arcand (surtout *Réjeanne Padovani* et *Le déclin de l'empire américain*). Cette tendance, c'est celle de la parole filmée. Ou, plus précisément, celle d'un cinéma qui n'a pas foi en l'action.

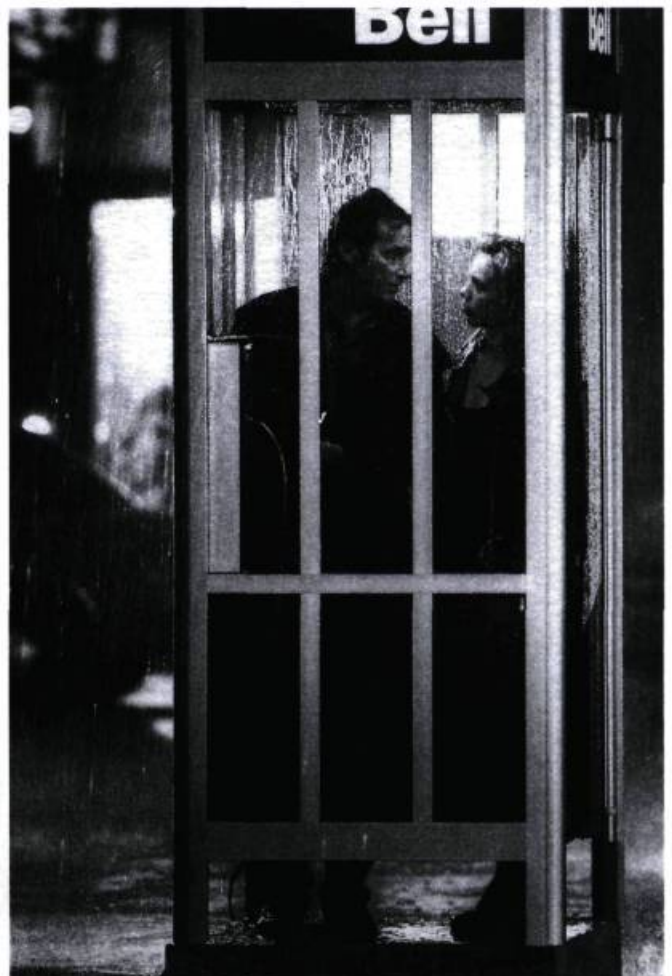
On pourrait associer ce choix au manque de moyens (parce que filmer l'action coûte cher) si ce n'était de la prépondérance de la parole dans les autres formes d'expression citées au début de ce texte. À cause de cela, il faut voir dans cette parole filmée l'expression de quelque chose de plus profond. Est-ce la question de la fragilité linguistique qui ressurgit ainsi? Est-ce la conséquence de notre Histoire où les épisodes propres à constituer une mythologie de l'action sont rares? Ou est-ce plutôt autre chose, quelque chose dont je ne soupçonne pas l'importance?

Je ne sais pas. C'est là toute la bêtise d'une réflexion impromptue, qui vous vient comme ça après le visionnement d'un film. Parce que ce n'est pas une thèse, parce que ce n'est qu'une idée qui prend forme soudainement, on n'arrive pas à savoir où elle mène vraiment. Pourquoi parle-t-on autant dans les films québécois? Je vous laisse le plaisir de répondre. De toute façon, moi, je n'ai posé la question que pour parler. Et 'mettons que je n'ai rien dit. ■

ENTRETIEN AVEC *Louis Saïa*

«FAIRE RIRE, CE N'EST
PAS UN BUT EN SOI.»

PROPOS RECUEILLIS PAR MARCEL JEAN



Marc Messier et Céline Bonnier.